ARTHUR RUBINSTEIN HEROS D'UN FEUILLETON POUR LA T.V. MEXICAINE

A l'âge de 91 ans, le maestro Arthur Rubinstein n'a pas hésité à accepter, une fois de plus, le rôle principal dans une série de treize épisodes, de trente minutes chacun, tournée pour la télévision mexicaine, et consacrée à la musique classique, vue à travers les yeux de Rubinstein et filmée par son vieux complice Reichenbach. A l'origine de cette série, le propriétaire de quatre chaînes commerciales au Mexique qui estime avoir gagné assez d'argent avec des westerns et des films d'aventure. Son ambition : présenter aux Mexicains une œuvre d'art instructive, mais plaisante et amusante, susceptible de leur faire aimer la « bonne musique ». La réalisation du projet ambitieux a été confiée à Reichenbach, qui, à la lumière de l'énorme succès qu'a remporté son film précédent avec Rubinstein, s'est adressé cette fois encore au vieux maître, toujours disposé à une aventure de ce genre. Après Venise, Vérone, Paris, Deauville, Lucerne, Genève, et avant d'aller à New York et à Washington, et d'autres lieux, encore choisis par Rubinstein pour des raisons sentimentales ou musicales, l'équipe Reichenbach a passé une semaine avec le maître en Israël. « Tourner avec Rubinstein, dit Reichenbach, est une expérience éblouissante. » A 91 ans, celui que Reichenbach appelle familièrement Arthur, est pour lui le symbole de la naïveté d'un enfant et de l'amour — amour de la musique, des hommes — à l'état pur. Il aime, il se souvient, il s'amuse follement et les caméras tournent.

D'abord à Cesarée, au milieu des vestiges de l'empire romain, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Tel Aviv. Rubinstein, pour les besoins de la cause, se fait historien et archéologue et raconte à ces « ignorants de cinéastes » ce qui s'est passé à cet endroit il y a un peu moins de deux mille ans. Plus tard, il se détend dans la villa élégante d'une amie, la femme du peintre défunt Reouben Rubin, « un copain d'enfance » dit Rubinstein, qui raconte qu'en échange d'un tableau il y a quelques années, il a joué pour lui une sonate de Chopin. « Que pouvais-je lui offrir d'autre ? » La maîtresse de maison prend des précautions, dit au maître : « Ceci est peut-être trop gras, cela trop lourd pour vous. Vous devriez vous abstenir. » Rubinstein, physiquement très diminué, mais moralement plein d'entrain et débordant d'une joie de vivre contagieuse, sourit : « A mon âge, plus rien ne peut plus me nuire ». D'un bon coup de fourchette, il attaque le repas. Ensuite, enfoncé dans un fauteuil, il allume un gros cigare de La Havane et s'amuse à faire des imitations : voilà comment Churchill fumait son cigare... Feutre gris rabattu avec élégance sur les yeux, complet léger couleur café crème, petite perle étincelante dans une cravate assortie, chevalière à émeraude au petit doigt de la main gauche, Rubinstein ne possède plus, dit-on, l'entière faculté de voir et d'entendre. Quelquefois, entouré des techniciens et des curieux, il a l'air d'être absent, et s'enferme en lui-même. Lèvres serrées, nez pincé, une peau absolument rose et transparente qui recouvre son visage, il ressemble alors à une momie, qui porterait le masque de Rubinstein mais il a suffi à Reichenbach d'amener le maître au « musée de la Diaspora » à Tel Aviv autrement dit le musée qui raconte l'histoire de la dispersion juive pendant deux mille ans, pour assister à une extraordinaire renaissance. Devant la reconstruction, en miniature, de la fameuse synagogue de Prague, Rubinstein se fait subitement mime, à faire rougir d'envie Marcel Marceau. « C'est dans cette synagogue qu'est née la légende du Golem. François, sais-tu ce que c'est le Golem ? Non ? Ecoute : c'est Frankenstein, non, super Frankenstein, un énorme géant qui a tué les ennemis des Juifs. » Et voilà Rubinstein dans le rôle du Golem, épaules hautes, buste gonflé, marchant d'un pas lourd, il frappe des bras à droite et à gauche « Tap... Tap... Tap... » Et l'éclat de son rire se propage à travers les salles du musée. Au deuxième étage, on lui présente la galerie des artistes et créateurs juifs qui ont contribué à la culture de l'Occident. Après Pissarro, Rachel et avant Soutine, apparaît le portrait d'Arthur Rubinstein. Est-ce une larme d'émotion qui apparaît au coin de ses yeux ? Non. Rubinstein s'en sort d'une pirouette. Il soulève son chapeau, et, dans le rire général, il salue son propre portrait. Moment d'intense émotion encore, lorsqu'on lui montre un ordinateur capable de donner des informations immédiates sur plus de trois mille communautés israélites dans le monde aujourd'hui et dans le passé. Rubinstein jubile : « Je veux Lodz. Lodz, ce petit ghetto juif de Pologne où je suis né et que j'ai quitté à l'âge de onze ans, pour devenir pianiste. » Alors Lodz apparaît sur l'écran, et Rubinstein, ému jusqu'aux larmes raconte : « Je suis anti-communiste, mais les communistes m'ont fait citoyen d'honneur de ma ville natale. » A Tel Aviv encore Rubinstein assiste à une répétition de l'orchestre philharmonique. A Jérusalem, le maire Teddy Kollek, qui se représente aux élections municipales qui se déroulent cette semaine, s'est fait un plaisir d'accompagner Rubinstein à travers le dédale des ruelles de l'ancien secteur arabe. Chez un boulanger, le maire lui achète une « pittah », galette de pain arabe.

« Comment cela se mange-t-il ? » demande, curieux, Rubinstein. On lui montre. Il s'exécute. Et s'écrie :

« Dommage qu'à Paris je ne puisse trouver ce genre de pain. »

A l'Académie de musique de Jérusalem, on présente au vieux maître une demi-douzaine de jeunes pianistes. Il décide sur le coup, de leur donner une leçon. Il les écoute religieusement. Il corrige, il enseigne, il est tout entier à ces très jeunes pianistes. Il les encourage. Il est grave à tel point qu'il néglige Reichenbach et son équipe et ne veut pas entendre parler d'autres plans qu'ils aimeraient tourner le même jour. Mais il aperçoit à l'issue de la leçon le photographe. « Alors, demande-t-il avec gentillesse, elles sont bonnes ces photos que vous avez prises l'autre jour ? Comment, vous dites qu'elles sont bonnes ? Mais je suis un vieux type. Alors comment cela peut-il être bon ? » ■

Le maire de Jérusalem, Teddy Kollek, l'a accompagné dans les ruelles.

BEN PORATH

Lors de sa visite à l'Académie de Musique de Jérusalem, le maître a décidé de donner une leçon aux jeunes pianistes.